



N. K. JEMISIN

LES CIEUX PÉTRIFIÉS

LES LIVRES DE LA TERRE FRACTURÉE 3

PRIX NEBULA
— & —
PRIX LOCUS

Nouveaux Millénaires

LES CIEUX PÉTRIFIÉS

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

Les livres de la terre fracturée

1. La Cinquième Saison
2. La Porte de cristal

N.K. JEMISIN

LES CIEUX PÉTRIFIÉS

Les livres de la terre fracturée, 3

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michelle Charrier

Nouveaux
Millénaires

Collection Nouveaux Millénaires
dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original
THE STONE SKY

© N.K. Jemisin, 2017

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

*À ceux qui ont survécu : Respirez.
Voilà. Encore une fois. Bien.
Vous êtes doués. Et même si vous ne l'êtes pas,
vous êtes vivants. C'est une victoire.*



MINIMAL

Arctique

Toundra

MOYENNORD

MAXIMAL

Carrée Occidentale

Désert du Merz

Grande Forêt orientale

Route impériale de Lumen-Allia

Lumen

Alebid

Allia

Meov

MOYESSUD

Tirimo

Pièges de Ktash

Luc Tekkaris

Mont Akoh

Anctique

LE
FIXE

distance en kilomètres

0 1000 3200



Prologue

Moi, quand j'étais je

Le temps ne va pas tarder à manquer, mon amour. Je te propose d'en finir avec le commencement du monde. Tu es d'accord ? Tu es d'accord. Bon. Allons-y.

C'est tout de même étrange. Mes souvenirs évoquent des insectes fossilisés dans l'ambre, vies figées depuis longtemps éteintes, rarement intactes. Il n'en subsiste souvent qu'une patte, quelques écailles tombées des ailes, un morceau du métathorax – fragments qui seuls permettent de reconstituer le tout, restes brouillés, fondus par des fêlures sales erratiques. En affûtant mon regard pour scruter ma mémoire, les yeux plissés, je distingue des visages et des événements qui devraient avoir un sens à mes yeux et qui en ont un... sans l'avoir. C'est bien moi qui ai été témoin de tout cela, et pourtant, ce n'est pas moi.

Dans mes souvenirs, j'étais un autre être, comme le Fixe était un autre monde. Alors et maintenant. Vous et toi.

Alors. Ce continent est *trois* continents – quoique occupant presque la même position que celui qui s'appellera un jour le Fixe. L'enchaînement des Saisons finira par

créer davantage de glace aux pôles, le niveau de la mer par baisser, vos « Arctique » et « Antarctique » par devenir plus vastes et plus froids. Mais alors...

... me fait *maintenant* l'effet de maintenant quand je l'évoque, voilà ce que je veux dire en parlant d'étrangeté...

Maintenant, à cette époque d'avant le Fixe, le Nord et le Sud lointains sont des régions assez fertiles. Ce que tu considères comme la Côtière Occidentale se compose pour l'essentiel de marécages et de forêt pluviale, qui disparaîtront au millénaire suivant. Il faudra des milliers d'années d'éruptions, suivies d'épanchements volcaniques, pour créer la partie des Moyennord qui n'existe pas encore. La zone où sera construite Palela, ta ville natale, n'existe pas encore. Réflexion faite, les changements ne sont pas si importants, mais il est vrai que ce *maintenant* est tout proche, du point de vue tectonique. N'oublie pas : quand on dit « C'est la fin du monde », il s'agit le plus souvent d'un mensonge, parce que la *planète* va très bien.

Comment appeler ce monde perdu, ce *maintenant*, sinon le Fixe ?

Laisse-moi d'abord te parler d'une cité.

Une cité d'une conception déplorable, d'après tes critères, car elle *s'étend* comme ne s'étendrait nulle commune moderne, qui se trouverait alors condamnée à s'entourer de kilomètres de murailles. Ses banlieues les plus excentrées se sont ramifiées le long des rivières et autres axes essentiels pour donner naissance à des cités secondaires – on dirait une moisissure, se divisant et s'étirant le long des veines opulentes d'un milieu de culture. Trop rapprochées, estimerais-tu. Leurs territoires se chevauchent trop ; elles entretiennent des liens trop forts. Ces villes en expansion et leurs rejetons tentaculaires seraient incapables de survivre, coupés de l'ensemble.

Certains se voient donner un nom propre, surtout s'ils sont assez grands et âgés pour avoir à leur tour engendré des enfants urbains, mais peu importe. Ta perception des liens qui les unissent est justifiée : ils ont les mêmes infrastructures, la même culture, les mêmes peurs et besoins. Ils se ressemblent tous. De fait, ils constituent tous une unique cité, dont le monde de ce maintenant-ci porte le nom : Syl Anagist.

Toi qui es une enfant du Fixe, peux-tu réellement comprendre de quoi est capable une *nation* ? Lorsque enfin l'Antique Sanze aura cousu ensemble les fragments des centaines de « civilisations » qui vivent et meurent entre alors et maintenant, il ne sera rien par comparaison – simple assemblage de cités-États et de communes paranoïaques d'accord pour partager, à l'occasion, au motif que la survie l'exige. Les Saisons réduiront le monde à des rêves si misérables...

Ici et *maintenant*, les rêves n'ont pas de limites. Les habitants de Syl Anagist ont maîtrisé les forces et la composition de la matière ; ils ont façonné à leur gré la vie même ; ils ont si bien exploré les mystères du ciel qu'ils en sont venus à les trouver ennuyeux et à reporter leur attention sur la terre qu'ils foulent. Et Syl Anagist vit ; oh, oui, elle déborde de vie – rues animées, commerce permanent, constructions que ton esprit peinerait à définir comme telles. Leurs murs de cellulose à motifs disparaissent presque sous les feuilles, la mousse, l'herbe, les grappes de fruits et de tubercules. Sur leurs toits flottent parfois des bannières composées d'immenses fleurs de champignons déployées. Les rues fourmillent de ce que tu hésiterais peut-être à qualifier de véhicules, bien qu'il s'agisse de moyens de transport. D'aucuns – des sortes d'arthropodes massifs – se déplacent sur des pattes. D'autres, simples plates-formes non couvertes, glissent sur des coussins

de potentiel résonnant – ah, tu ne saurais comprendre. Je dirai juste qu'ils flottent à quelques centimètres du sol. Nul animal ne les tire. Nulle vapeur, nul produit chimique ne leur sert de carburant. En admettant qu'un animal familier ou un enfant passe sous un de ces engins, l'imprudent cesserait momentanément d'exister puis reprendrait corps une fois dégagé, sans que son déplacement ni sa conscience en aient été altérés. Nul n'y pense comme à la mort.

Au centre de la cité se dresse quelque chose que tu reconnaîtrais. Il n'y a rien de plus haut ni de plus brillant à des kilomètres à la ronde. Les moindres rails ou venelles de la cité y sont reliés, d'une manière ou d'une autre. Je veux parler de ta vieille amie, l'améthyste. Elle ne lévite pas... pas encore. Elle est quasiment au repos, dans son alvéole. Il lui arrive de palpiter, d'une façon qui t'est familière depuis Allia, mais d'une pulsation plus saine ; il ne s'agit pas du grenat endommagé, agonisant. Toutefois, si la similarité t'arrache un frisson, ta réaction n'est pas malsaine.

Où que se trouvent les nœuds importants de Syl Anagist, quel que soit le continent qui les abrite, ils sont tous centrés sur un obélisque. Les artefacts éparpillés de par le monde évoquent deux cent cinquante-six araignées, tapies au cœur de deux cent cinquante-six toiles ; ils nourrissent les cités qui les nourrissent aussi.

Des toiles de vie, si tu as envie de les considérer sous cet angle. La vie est sacrée à Syl Anagist, vois-tu ?

Maintenant, imagine l'améthyste entourée d'immeubles disposés en hexagone. Tu peux bien imaginer ce que tu veux, ce sera à mille lieues de la réalité, mais imagine quelque chose de ravissant, ça suffira. Regarde de plus près ce bâtiment-ci, celui qui borde la facette sud-ouest de l'obélisque – sur la petite colline asymétrique, oui, c'est ça. Aucun barreau n'en défend les fenêtres de cristal, mais

représente-toi un entrelacs de tissu plus sombre plaqué sur le matériau transparent. Les nématocystes, qui protègent n'importe quelle vitre d'un éventuel contact indésirable, n'en couvrent cependant que la surface extérieure, afin d'empêcher toute intrusion. Et, s'ils piquent, ils ne tuent pas. (La vie est sacrée à Syl Anagist.)

Il n'y a pas de gardes, dans cet immeuble. De toute manière, ils ne serviraient à rien. D'autres institutions ont appris avant le Fulcrum cette éternelle vérité de l'humanité : les gardes sont inutiles quand les prisonniers collaborent à leur propre enfermement.

Regarde, voici une des cellules de cette ravissante prison.

Ça ne ressemble pas à une cellule, je sais. Il s'y trouve un meuble magnifiquement sculpté, que tu qualifierais peut-être de canapé, bien qu'il soit dépourvu de dossier et se compose de plusieurs modules, rassemblés par groupes. Quant au reste du mobilier, sa banalité te permettrait de le reconnaître ; n'importe quelle société a besoin de tables et de chaises. La fenêtre donne sur un jardin, qui occupe le toit d'un autre bâtiment. Il bénéficie à cette heure-ci de la lumière oblique traversant l'immense cristal, clarté violacée où baignent sentiers et végétation. On dirait que les fleurs brillent vaguement dans ce bain coloré, en prévision duquel elles ont été produites et plantées. Certaines ont même l'air de brasiller ; leur parterre de minuscules corolles blanches est aussi scintillant que le ciel nocturne.

Regarde, un enfant contemple de la fenêtre les fleurs chatoyantes.

À vrai dire, il s'agit d'un jeune homme. D'une maturité superficielle, à sa manière sans âge. Moins trapu que *compact*. Visage rond aux pommettes accentuées, petite bouche, blancheur omniprésente : peau et cheveux incolores, yeux de givre, vêtement au drapé élégant. Blancheur omniprésente de la pièce : meubles, tapis, sol qu'ils dissimulent,

murs de cellulose décolorée, sur lesquels rien ne pousse. Seule la fenêtre a des couleurs. En ce lieu stérile, dans la lumière pourpre réfléchie de l'extérieur, seul l'enfant est évidemment vivant.

Cet enfant, c'est moi, oui. J'ai beau avoir oublié son nom, je me souviens qu'il comportait trop de lettres rouillées. Nous l'appellerons donc Houwha – les mêmes sons, augmentés de toutes sortes de lettres silencieuses et de sens cachés. Ça y ressemble assez et c'est un bon *symbole* de...

Oh. Me voici plus en colère que je ne devrais l'être. Fascinant. Changeons donc de sujet, passons à quelque chose de moins épineux. Retournons au maintenant qui sera et à un ici bien différent.

Le maintenant du Fixe, à travers lequel résonnent toujours les échos de la création du rift. Note que *ici* n'est pas exactement le Fixe, mais une caverne située juste au-dessus de la chambre magmatique principale d'un bouclier volcanique plurimillénaire de grande taille. Le cœur du volcan, si tu préfères – et si tu as le sens de la métaphore ; dans le cas contraire, il s'agit d'une vésicule profonde, obscure, quasi instable, incluse dans une roche qui n'a guère refroidi depuis qu'un hoquet du Père Terre a expulsé cette bulle d'air, des milliers d'années auparavant. Je me tiens dans cette caverne, partiellement fondu à une bosse de la paroi, de manière à mieux observer les perturbations infimes ou les déformations majeures qui laissent présager un effondrement. Cette vigilance n'est pas nécessaire. Le processus que j'ai initié ici fait partie des plus irréversibles. Je n'en comprends pas moins ce que représente la solitude quand on est perdu, effrayé, ignorant de ce qui va se passer.

Tu n'as pas à redouter la solitude. Tu ne seras jamais seule, à moins de le vouloir. Je sais ce qui importe ici, à la fin du monde.

Oh, mon amour. Une apocalypse est chose très relative, tu sais ? Lorsque la terre vole en éclats, la vie qui dépend d'elle affronte un désastre... mais le Père Terre ne s'en soucie guère. Lorsqu'un homme meurt, la fillette qui l'appelait papa autrefois devrait en être dévastée, mais elle n'en souffre guère si on l'a traitée de monstre assez souvent pour qu'elle finisse par épouser cette étiquette. Lorsqu'un esclave se rebelle, ceux qui l'apprennent plus tard dans les livres n'y pensent guère. Des mots fragiles, couchés sur un papier fragile, encore fragilisé par la friction de l'histoire. (« Tu étais donc esclave, murmurent les lecteurs. Et alors ? » Comme si ça n'avait aucune importance.) Mais pour ceux qui vivent une rébellion d'esclaves, peu importe à quelle faction ils appartiennent : peu importe qu'ils tiennent leur domination pour naturelle, tant que la catastrophe n'est pas venue à eux dans le noir, ou qu'ils préfèrent au contraire voir le monde ravagé par le feu plutôt que de rester une seconde de plus à leur place d'esclaves.

Il ne s'agit pas d'une métaphore, Essun. Ni d'une hyperbole. J'ai bel et bien vu le monde en feu. Ne me parle pas de spectateurs innocents, de souffrance imméritée, de vengeance cruelle. Si une comm se construit sur une ligne de faille, blâmes-tu ses murailles quand elles finissent – forcément – par écraser sa population ? Non ; tu blâmes qui-conque a été assez stupide pour se croire capable de défier à jamais les lois de la nature. Eh bien, il est des mondes construits sur des lignes de faille faites de douleur, maîtrisées par des cauchemars. Ne pleure pas leur chute. Non ; indigne-toi qu'ils aient été condamnés dès leur construction.

Je vais maintenant te raconter quelle fin a connue ce monde-là, Syl Anagist. Quelle fin je lui ai donnée. Ou, du moins, quelle fin j'ai donnée à une fraction assez importante de ce monde pour l'obliger à tout reprendre depuis le début en se reconstruisant à partir de rien.

Je vais te raconter comment j'ai ouvert la Porte et lancé au loin la Lune, le sourire aux lèvres.

Et je vais te raconter dans les moindres détails comment, plus tard, tandis que descendait le calme de la mort, j'ai murmuré :

Maintenant.

Maintenant.

Alors le Père Terre m'a répondu :

Brûle.

I. Toi, dans l'éveil et le rêve

Maintenant. Récapitulons.

Tu es Essun, seule orogène vivante au monde à avoir ouvert la Porte de cristal. Nul ne s'attendait que tu connaisses un si fabuleux destin. Tu appartenais autrefois au Fulcrum, mais tu n'avais rien d'une étoile montante, contrairement à Albâtre. Non, tu étais une sauvage découverte en province, unique en cela seul que tu possédais des capacités innées plus étendues que le gèneur moyen, né par pur hasard. Malgré des débuts prometteurs, tu avais rapidement stagné, pour des raisons indéterminées. La passion de l'innovation ou de l'excellence te faisait tout simplement défaut, du moins était-ce ce dont les seniors se plaignaient derrière des portes closes. Tu t'étais conformée trop vite au système du Fulcrum. Il te limitait.

Heureusement, parce que dans le cas contraire, jamais tes supérieurs ne t'auraient laissé la bride sur le cou comme ils l'ont fait en t'envoyant en mission avec Albâtre. Lui, il leur fichait une trouille bleue. Alors que toi... ils te croyaient de ceux qui ne présentaient aucun risque, bien dressée, entraînée à l'obéissance, peu susceptible de détruire une ville par accident. Ils ont été grugés ; combien de villes as-tu détruites, à ce jour ? Une quasi volontairement,

les trois autres par accident, mais franchement, qui s'en soucie ? Pas les morts.

Il t'arrive de rêver de défaire ce que tu as fait. Tu ne te tends pas vers le grenat, à Allia ; tu préfères regarder des enfants noirs jouer dans les vagues sur une plage de sable noir en te vidant de ton sang autour du couteau noir d'un Gardien. Antimoine ne t'emmène pas à Meov ; tu retournes au Fulcrum donner naissance à Corindon. On te le prend peu après et tu ne fais jamais la connaissance d'Innon, mais sans doute sont-ils encore en vie tous les deux. (Bon. Pour ce que ça vaut d'être « en vie », une fois installé dans un nœud.) Par conséquent, tu ne vas jamais vivre à Tirimo, tu ne donnes jamais naissance à Uche pour qu'il meure sous les coups de son père, tu n'élèves jamais Nassun pour que son père s'enfuit avec elle, tu ne massacres jamais tes anciens voisins au moment où ils essaient de te tuer.

Tu aurais sauvé tant de vies, si seulement tu étais restée en cage. Ou si tu étais morte sur ordre.

Ici et maintenant, libérée depuis longtemps des mornes restrictions du Fulcrum, tu es devenue puissante. Tu as sauvé la communauté de Castrima au prix de Castrima elle-même ; ce n'était pas cher payer, comparé au sang qu'il en aurait coûté si l'armée ennemie l'avait emporté. Tu as obtenu la victoire en déchaînant le pouvoir muselé d'un mécanisme mystérieux, plus vieux encore que l'histoire (ton histoire) écrite. Et, parce que tu es celle que tu es, tu as assassiné Albâtre dix-anneaux en apprenant à maîtriser ce pouvoir. Ce n'était pas intentionnel. À vrai dire, tu soupçonnes Albâtre d'avoir voulu être assassiné de cette manière. Quoi qu'il en soit, il est mort, et cette succession d'événements a fait de toi l'orogène la plus puissante de la planète.

Elle signifie aussi que ton titre de « plus puissante » a une date de péremption, parce qu'il t'arrive ce qui est arrivé à Albâtre : tu te transformes en pierre. Le phénomène se

limite pour l'instant à ton bras droit. Ça pourrait être pire. Ça le sera, la prochaine fois que tu ouvriras la Porte ou, tout simplement, que tu manieras assez de cette étrange non-orogénie argentée qu'Albâtre appelait magie. Mais tu n'as pas le choix. Tu as du travail, grâce à lui et à la faction nébuleuse des mangeurs de pierre qui essaient discrètement de mettre un terme à l'antique guerre opposant la vie au Père Terre. Il y a ce que tu *dois* faire – la partie la plus facile, à ton avis. Il te suffit de capturer la Lune. De sceller le rift lumenien. De ramener l'impact de la Saison actuelle – censée se prolonger des milliers, voire des millions d'années – à quelque chose de gérable, pour que l'espèce humaine ait une chance de survie. De mettre fin à jamais aux Cinquièmes Saisons.

Il y a ce que tu as *envie* de faire... Retrouver Nassun, ta fille. La reprendre à l'homme qui l'a obligée à parcourir la moitié du monde en pleine apocalypse, après avoir tué ton fils.

À ce sujet : j'ai de bonnes et de mauvaises nouvelles. Mais nous nous intéresserons à Jija plus tard.

Tu n'es pas réellement dans le coma. Tu es un composant essentiel d'un système complexe, un ensemble qui vient de subir un démarrage accompagné d'un afflux d'énergie massif, mal contrôlé, puis un arrêt d'urgence avec pause de refroidissement insuffisante. D'où une résistance d'état de phase arcanochimique et une rétroaction mutagène. Il te faut le temps de... réinitialiser.

Ce qui signifie que tu n'es pas inconsciente. Plutôt en état de semi-éveil, semi-sommeil, si tu vois ce que je veux dire. Tu sais vaguement ce qui t'arrive. Tu enregistres les secousses quand on te déplace, les rares bousculades. On te met de l'eau et de la nourriture dans la bouche. Heureusement, tu as la présence d'esprit de mâcher puis d'avaler, parce que l'heure et le lieu seraient mal choisis pour

avoir besoin d'une perfusion : c'est la fin du monde, sur une route couverte de cendre. Des mains tirent sur tes vêtements, et quelque chose te ceint les hanches : une couche. L'heure et le lieu sont mal choisis pour ça aussi, mais quelqu'un est disposé à s'occuper de toi de cette manière, et peu t'importe. C'est tout juste si tu t'en rends compte. Tu n'as ni faim ni soif avant d'être nourrie et abreuvée ; tes évacuations ne t'apportent aucun soulagement particulier. La vie persiste. Elle n'a pas à le faire avec *enthousiasme*.

Les périodes d'éveil et de sommeil finissent par s'accroître. Un jour enfin, tu ouvres les yeux pour découvrir le ciel couvert au-dessus de toi. Il se balance. Des branches squelettiques le dissimulent par moments. La forme sombre d'un obélisque se devine à travers les nuages. Le spinelle, à ton avis. Retourné à sa forme et son gigantisme habituels et... ah, te suivant tel un chiot esseulé, maintenant qu'Albâtre est mort.

Regarder le ciel ne tarde pas à devenir ennuyeux. Tu tournes la tête et cherches à comprendre ce qui se passe. Des silhouettes se déplacent autour de toi, comme surgies d'un rêve, drapées de gris-blanc... Non. Non, elles portent des vêtements normaux, mais couverts de cendre claire. Elles portent même beaucoup de vêtements, parce qu'il fait froid. Pas assez pour que l'eau gèle, mais pas loin. La Saison a commencé il y a près de deux ans ; deux ans sans soleil. Le rift a beau cracher autour de l'équateur une chaleur intense, elle ne suffit pas, et de loin, à compenser l'absence d'une boule de feu céleste géante. Enfin... sans le rift, le froid serait pire encore. La température serait bien assez basse pour qu'il gèle au lieu de s'en approcher. Petits avantages.

Quoi qu'il en soit, une des silhouettes drapées de gris s'aperçoit que tu t'es réveillée, à moins qu'elle ne sente remuer ton poids. Une tête affublée d'un masque et de lunettes enveloppantes pivote dans ta direction puis reprend

sa position initiale. Les deux personnes qui te précèdent échangent des murmures incompréhensibles. Non qu'elles s'expriment dans une autre langue. C'est juste que tu es déphasée et que la pluie de cendre absorbe à moitié les mots.

Une voix derrière toi. Tu te retournes en sursaut. Encore un visage dissimulé par un masque et des lunettes. Qui sont ces gens ? (L'idée d'avoir peur ne te vient pas. Les émotions viscérales sont à présent aussi détachées de toi que la faim.) Une pièce du puzzle finit toutefois par se mettre en place. La compréhension s'impose. Tu occupes une civière, portée par quatre personnes et constituée de deux simples perches entre lesquelles on a cousu un grand morceau de peau. Un de tes porteurs crie quelque chose ; d'autres cris lui répondent, plus lointains. Une multitude de cris. Une multitude de gens.

Un dernier cri, au loin. Tes porteurs s'arrêtent. Ils échangent un coup d'œil puis te posent d'un commun accord, aisément, signe qu'ils ont souvent pratiqué la manœuvre. La civière atterrit sur une couche de cendre moelleuse pulvérulente qui couvre une couche de cendre plus épaisse qui couvre peut-être une route. Tes porteurs s'éloignent, ouvrent des sacs et s'assoient. Le rituel t'est familier, car tu as passé des mois sur la route. Une pause.

Tu connais le rituel, oui. Tu devrais te lever. Manger un morceau. Vérifier que tes bottes ne sont pas trouées, qu'aucun caillou ne s'y est glissé, que tu n'as pas aux pieds d'ampoule sournoise, que ton masque... Attends, tu as un masque ? Si tout le monde en a un... Il était dans ton sac de survie, non ? Où est passé ton sac de survie ?

Quelqu'un émerge de la pénombre et de la pluie de cendre. Grande carcasse aussi imposante qu'un plateau de montagne, dépouillée par ses vêtements et son masque de son identité, que lui restituent cependant les frisures familières de sa crinière acendre.

« Hum. Tu n'es pas morte, en fin de compte. On dirait que j'ai perdu mon pari avec Tonkee.

— Hjarka. »

Ta voix est plus rocailleuse encore que la sienne.

Le tissu qui lui dissimule le visage se plisse ; sans doute sourit-elle. C'est déconcertant de savoir qu'elle sourit sans subir en même temps la vague impression de menace distillée par ses dents taillées en pointe.

« On dirait aussi que ton cerveau est intact. Au moins, je gagne mon pari avec Ykka. » Un coup d'œil alentour, puis un rugissement : « Lerna ! »

Tu aimerais lever la main pour attraper ton interlocutrice par la jambe de son pantalon, mais on dirait que tu cherches à déplacer une montagne. Remarque, tu devrais être capable de déplacer les montagnes, alors tu te concentres, tu arrives à remuer le bras... et tu oublies ce que tu voulais demander à Hjarka. Heureusement, elle regarde autour d'elle, une fois de plus, et s'aperçoit que tu as vaguement tendu la main. Laquelle tremble sous l'effort. Hjarka réfléchit avant de la prendre en soupirant puis détourne les yeux, embarrassée.

« Passe, réussis-tu à dire.

— La rouille le sait. On n'avait pas besoin d'une autre halte si vite. »

Ce n'est pas à ça que tu pensais, mais exprimer le reste de ta question exigerait de toi un effort trop important. Tu restes donc allongée sur ta civière, la main dans celle d'une femme qui préférerait manifestement s'occuper de n'importe quoi d'autre. Elle daigne pourtant te témoigner la compassion dont tu as besoin, à son avis ; si infondée que soit cette opinion, son attitude te met du baume au cœur.

Deux silhouettes supplémentaires se différencient du tourbillon, reconnaissables à leurs formes familières. L'une masculine et fine, l'autre féminine et moelleuse. La plus

mince écarte Hjarka de ton chevet et se penche pour te retirer les lunettes que tu n'avais pas conscience de porter.

« Caillou, dit Lerna, ce qui n'a aucun sens.

— Hein ? » demandes-tu.

Il ne te prête aucune attention. Tonkee, la moelleuse, repousse Hjarka d'un coup de coude, soupire, farfouille dans son sac jusqu'à y dénicher quelque chose de petit et le tend à Lerna.

Il te pose la main sur la joue en levant la chose, qui commence à luire d'un éclat blanc familier. Un morceau de cristal de la Castrima souterraine, qui brille comme au contact d'un orogène, parce que Lerna te touche. Ingénieux. Il se penche et, grâce à la lumière, t'examine les yeux de près.

« Les pupilles se contractent normalement », murmure-t-il pour lui-même. Sa main tressaille contre ta joue. « Pas de fièvre.

— Je me sens lourde, marmonnes-tu.

— Tu es en vie », riposte-t-il, à croire que c'est une réponse parfaitement raisonnable. Aujourd'hui, tout le monde s'exprime dans une langue incompréhensible – pour toi. « Capacités motrices réduites. Cognition... ?

— De quoi as-tu rêvé ? » intervient Tonkee.

C'est aussi dépourvu de sens que « Caillou », mais tu essaies de répondre, parce que tu es trop déphasée pour comprendre que tu ne devrais pas.

« Il y avait une cité », chuchotes-tu. Un flocon de cendre te tombe sur les cils. Tu sursoutes. Lerna te remet tes lunettes. « Une cité vivante. Avec un obélisque au-dessus. » Au-dessus ? « Dedans, peut-être. Je crois. »

Tonkee acquiesce.

« Il est rare que les obélisques s'attardent à l'aplomb d'habitations humaines. Une de mes amies de la Septième avait diverses théories à ce sujet. Ça t'intéresse ? »

Tu comprends enfin l'idiotie de ce que tu fais : tu l'encourages. Un énorme effort te permet de la fixer d'un air menaçant.

« *Non.* »

Elle jette un coup d'œil à Lerna.

« Ses facultés m'ont l'air intactes. Elle est peut-être un peu lente, mais bon, ça n'a rien de neuf.

— Oui, merci de me le confirmer. » Lerna finit de faire ce qu'il fait et se laisse aller en arrière sur les talons. « Tu veux essayer de marcher, Essun ?

— Ce n'est pas un peu soudain ? » demande Tonkee. Elle fronce les sourcils, ça se voit même à travers ses lunettes. « Avec son coma et tout ça.

— Ykka va lui laisser le moins de temps possible pour récupérer, tu le sais aussi bien que moi. Et ça lui fera peut-être du bien. »

Elle soupire, ce qui ne l'empêche pas de donner un coup de main à Lerna quand il te glisse un bras sous le corps pour te soulever le buste et te faire adopter la position assise. Cela seul te coûte un effort interminable. La tête te tourne dès que ton torse se retrouve à la verticale, après quoi le vertige se dissipe rapidement, mais il y a quelque chose qui cloche. Peut-être faut-il y voir un témoignage des épreuves que tu as traversées ? En tout cas, tu as manifestement pris l'habitude de te tenir voûtée en permanence, l'épaule gauche affaissée, le bras pendant, comme si

comme s'il était de

Oh. *Oh.*

Les autres cessent de te casser les pieds dès que tu te rends compte de ce qui se passe et te regardent remuer le dos autant que possible pour amener le bras bien en vue. C'est lourd. Le mouvement te fait mal à l'épaule, parce que l'essentiel de l'articulation est toujours organique et que le poids de la pierre tire sur la chair. Certains tendons,

bien que transformés, restent attachés à l'os vivant ; des particules graveleuses grincent dans la cavité articulaire, où devrait se trouver un assemblage bien huilé. La douleur n'est pourtant pas aussi vive que tu l'aurais cru, après avoir vu Albâtre en supporter autant. C'est déjà ça.

Quelqu'un t'ayant ôté la manche correspondante de ta veste et de ta chemise, tu constates que ton bras dénudé a changé au point d'en être quasi méconnaissable. Il s'agit bien de ton bras, tu en es à peu près sûre. Non seulement il est toujours attaché à ton corps, mais tu en reconnais la forme comme tienne... Bon. Il ne te semble ni aussi fuselé ni aussi gracieux que dans ta jeunesse. À un moment, tu avais grossi. Ça se voit encore à l'arrondi moelleux de l'avant-bras et au discret affaissement de la chair près de l'aisselle. Le biceps a cependant gagné en netteté : deux ans de survie. La main est fermée, le coude légèrement plié. Tu as tendance à serrer les poings, dès que tu affrontes un exercice d'orogénie particulièrement difficile.

Le grain de beauté qui constituait autrefois au beau milieu de l'avant-bras une minuscule cible noire a quant à lui disparu. Comme tu ne peux faire jouer aucune articulation pour examiner le coude, tu le palpes. Il devrait s'y trouver une chéloïde, à cause de la cicatrice que t'a laissée autrefois une chute. Tu ne la sens plus, alors qu'elle formait un petit bourrelet. Ce niveau de finesse a été englouti par une texture granuleuse et dense qui évoque le grès brut. Tu te frottes le bras, mue peut-être par un désir d'auto-destruction, mais aucune particule ne s'en détache sous tes doigts. Il est plus solide qu'il n'en a l'air. Son brun grisâtre uniforme ne ressemble en rien à ta couleur propre.

« Il était comme ça quand Hoa t'a ramenée, explique Lerna d'un ton neutre, après t'avoir laissée sans un mot te livrer à ton examen. Il dit qu'il lui faut ta permission pour... euh... »

Tu renonces à essayer d'arracher ta peau de pierre. Peut-être es-tu en état de choc, peut-être la peur t'en a-t-elle tirée, peut-être n'éprouves-tu pas grand-chose, en réalité.

« Bon. » L'effort consenti pour t'asseoir et la vision de ton bras t'ont rendu un minimum d'intelligence. « En tant que... professionnel, que me conseilles-tu à ce sujet ? »

C'est au médecin que tu t'adresses.

« À mon avis, tu devrais laisser Hoa le manger ou l'un de nous y aller au marteau-piqueur. »

Tu tressailles.

« Tu ne crois pas que c'est un peu beaucoup ? »

— Je ne pense pas qu'on puisse ne serait-ce que l'écorner avec quelque chose de moins violent. N'oublie pas que j'ai eu tout loisir d'examiner Albâtre pendant que ça lui arrivait. »

Un souvenir surgit soudain de nulle part : il fallait que tu rappelles de manger à Albâtre, parce qu'il ne ressentait plus la faim. Ça n'a rien à voir ; la pensée s'impose, c'est tout.

« Il te laissait faire ? »

— Il n'avait pas le choix. Il fallait que je sache si c'était contagieux, puisque, apparemment, ça progressait chez lui. Un jour, j'ai prélevé un échantillon. Il m'a dit pour rire qu'Antimoine... la mangeuse de pierre... allait me le réclamer. »

Ce n'était pas pour rire. Albâtre énonçait toujours les vérités les plus crues avec le sourire.

« Tu le lui as rendu ? »

— Je peux t'assurer que oui. » Lerna se passe la main dans les cheveux, délogeant un petit tas de cendre. « Tu sais, on est obligés de t'envelopper le bras, la nuit, pour qu'il ne devienne pas froid au point de faire baisser ta température corporelle. Ton épaule présente des vergetures, là où il te tire sur la peau. À mon avis, il est en train de te déformer les os et de t'étirer les tendons. L'articulation n'est pas conçue pour supporter un poids pareil. » Il hésite. « On

peut le couper maintenant et le donner à Hoa plus tard, si tu veux. Tu n'es pas obligée de... de faire ça à sa façon. »

Hoa se trouve sans doute en ce moment quelque part sous tes pieds, l'oreille tendue, mais Lerna se montre curieusement délicat. Pourquoi ? Tu as ta petite idée.

« Ça ne me dérange pas qu'il le mange. » Tu ne le dis pas seulement pour Hoa. Ton indifférence est parfaitement sincère. « Si ça lui fait du bien et que ça me débarrasse de ce truc, je ne vois pas où est le problème. »

L'expression de Lerna se modifie fugacement, quand son masque d'impassibilité vacille. L'idée que Hoa te mâchouille le bras sur le corps le révolte, c'est évident. Bon, dit comme ça, c'est intrinsèquement révoltant, en effet ; toutefois, ce point de vue est beaucoup trop utilitariste. Trop atavique. Les heures passées à nager entre les cellules et les particules du corps en transformation d'Albâtre te permettent d'avoir une connaissance très intime de ce qui arrive à ton bras. Quand tu le regardes, il te semble presque distinguer les fils de magie argentés qui réalignent les particules et l'énergie de ta propre substance, les voir déplacer ce fragment-ci pour l'orienter de la même manière que celui-là, afin de composer avec soin un maillage capable de lier le tout. Le processus, quel qu'il soit, se révèle tout simplement trop précis, trop puissant pour être aléatoire – ou pour que l'ingestion de son produit par Hoa se réduise à la monstruosité grotesque qu'y voit Lerna. Mais tu ne saurais le lui expliquer ; tu n'en aurais d'ailleurs pas l'énergie, si tu essayais.

« Aidez-moi à me lever », demandes-tu.

Tonkee s'empare maladroitement de ton bras de pierre pour t'aider à en porter le poids et éviter qu'il ne glisse de côté ou ne tombe, te démettant l'épaule. Elle fixe Lerna d'un regard noir jusqu'à ce qu'il se maîtrise et te glisse à nouveau son bras sous le corps. À eux deux, ils te permettent de te mettre sur tes pieds, non sans peine.

Tu te retrouves debout, haletante, les genoux flageolants. Le sang qui circule dans tes veines n'étant pas voué à la cause, tu vacilles un instant, prise de vertige.

« Bon, allez, on la repose », dit aussitôt Lerna.

Te revoilà assise, le souffle court, l'épaule bizarrement soulevée par le bras, avant que Tonkee n'en rajuste la position. Ce truc est vraiment très lourd.

(Ton *bras*. Pas « ce truc ». Il s'agit de ton bras droit. Tu as perdu ton bras droit. Tu en es consciente, tu ne tarderas pas à le regretter, mais il est plus facile pour l'instant d'y penser comme à quelque chose de distinct, qui ne fait pas partie de toi. Une prothèse particulièrement inutile. Une tumeur bénigne, qu'il va falloir ôter. Tout cela est vrai. Mais il s'agit aussi de ton bras rouillé.)

Tu es assise là, haletante, à ordonner au monde d'arrêter de tourner, quand quelqu'un d'autre s'approche. Quelqu'un qui parle fort, qui crie aux gens de reprendre leurs affaires, la pause est finie, il faut parcourir sept à huit kilomètres de plus avant la nuit. Ykka. Tu lèves la tête au moment où elle arrive, et tu t'aperçois à ce moment-là que tu penses à elle comme à une amie. Tu t'en aperçois parce que ça te fait du bien d'entendre sa voix et de la voir se matérialiser dans la cendre tourbillonnante. La dernière fois que tu l'as vue, elle risquait sérieusement de se faire tuer par les mangeurs de pierre hostiles qui attaquaient la Castrima souterraine. C'est une des raisons qui t'ont poussée à les combattre en te servant des cristaux de la géode pour les piéger. Tu voulais qu'elle vive – ainsi que les autres orogènes castrimiens et, par extension, les autres Castrimiens, qui dépendaient d'eux.

Voilà pourquoi tu lui souris. Un faible sourire. Tu es faible. Voilà pourquoi tu accuses le coup quand elle te considère, la bouche pincée par une grimace de dégoût sur laquelle on ne peut se méprendre.

Elle a écarté le tissu qui lui voilait le bas du visage, mais ses yeux te sont invisibles derrière ses lunettes protectrices de fortune – des lunettes normales, entourées de chiffons qui empêchent la cendre de se glisser derrière. Tu distingues juste le maquillage de khôl et de gris qu'elle s'obstine à arborer, même à la fin du monde.

« Et merde, dit-elle à Hjarka. Je n'ai pas fini de t'entendre avec ça, hein ? »

La Dirigeante hausse les épaules.

« Pas avant d'avoir payé, c'est sûr. »

Tu ne quittes pas Ykka du regard, ton petit sourire hésitant figé sur les lèvres.

« Elle va sans doute se remettre complètement », intervient Lerna d'un ton neutre, que tu estimes aussitôt prudent. La prudence de celui qui s'aventure au-dessus d'un tunnel de lave. « Mais il va lui falloir quelques jours pour tenir debout. »

Ykka soupire, se pose la main sur la hanche et hésite très visiblement entre plusieurs réponses, avant de choisir elle aussi quelque chose de neutre :

« D'accord. Je vais étendre la rotation de ses porteurs, mais débrouille-toi pour qu'elle soit en état de marcher le plus tôt possible. Chacun porte ses affaires dans cette comm, s'il ne veut pas qu'on l'abandonne. »

Sur ce, elle se détourne et s'éloigne.

« Ouais, bon, murmure Tonkee, une fois sûre que la chef ne risque plus de l'entendre. Elle a un peu les boules que tu aies détruit la géode. »

Tu sursautes.

« Détruit... » Ah, mais. Emprisonner dans les cristaux tous ces mangeurs de pierre. Afin de sauver la population, certes. Seulement Castrima était une machine... une machine très vieille, très délicate, à laquelle tu ne comprenais rien. Et vous voici tous en surface, à vous traîner

sous la pluie de cendre. « Rouille de terre ! Je l'ai vraiment détruite !

— Hein ? Tu ne t'en étais pas rendu compte ? » Hjarka a un petit rire, pas totalement dénué d'amertume. « Tu t'imaginais quoi ? Qu'on était là-dehors, toute la comm rouillée, à marcher vers le nord dans le froid et la cendre pour *s'amuser* ? »

Elle s'éloigne d'un bon pas en secouant la tête. Ykka n'est pas la seule à être contrariée.

« Je ne l'ai pas... »

Tu t'interromps, alors que tu allais dire que tu ne l'avais pas fait exprès. Tu ne le fais jamais exprès, et ton intention n'a jamais aucune importance, en fin de compte.

Lerna, qui ne t'a pas quittée des yeux, pousse un léger soupir.

« C'est Rennanis qui a détruit la comm, Essun, pas toi. » Il t'aide à te rallonger, sans toutefois croiser ton regard. « On l'a perdue à la seconde où on a infesté de bouilleurs la Castrima de surface pour notre sécurité. Ils ne seraient pas repartis comme ça, et ils n'auraient rien laissé à manger sur notre territoire. Rester dans la géode nous aurait condamnés, quoi qu'il arrive. »

C'est vrai et parfaitement rationnel, mais la réaction de Ykka prouve que la raison n'est pas toute-puissante. On ne peut pas priver les gens de leur foyer et de la sécurité d'une manière aussi théâtrale, aussi immédiate, puis s'attendre à ce qu'ils examinent une longue chaîne de responsabilité avant de se montrer rancuniers.

« Ils s'en remettront. » Tu t'aperçois en battant des paupières que Lerna te fixe à présent d'un regard serein. Son expression respire la franchise. « Si moi, je l'ai fait, ils le feront. Ça prendra juste un peu de temps. »

Tu ne t'étais pas aperçue qu'il s'était en effet remis de Tirimo.

Indifférent à tes yeux ronds, il fait signe aux quatre personnes qui se sont réunies à proximité. Il t'a déjà aidée à te recoucher, et il ne lui reste plus qu'à disposer ton bras pétrifié à ton côté en veillant à le placer sous les couvertures. Les porteurs reprennent le travail pendant que tu étouffes fermement ton orogénie, qui – maintenant que tu t'es réveillée – insiste pour réagir à chaque embardée comme s'il s'agissait d'une secousse. La tête de Tonkee apparaît dans ton champ de vision.

« Eh ! Ne t'en fais pas, ça ira. Moi, un tas de gens me détestent. »

C'est peut-être vaguement rassurant. C'est aussi agaçant que tu y attaches de l'importance et que d'autres s'en rendent compte. Toi qui avais un cœur de pierre...

Tu comprends brusquement pourquoi tu ne l'as plus.
« Nassun.

— Oui ? répond Tonkee.

— Je sais où elle est. » Tu cherches à lever la main droite pour prendre celle de l'Innovatrice, ce qui déclenche dans ton épaule une sorte de martèlement à la fois douloureux et flottant. Un tintement te résonne aux oreilles. Ça ne fait pas vraiment mal, mais tu te reproches en ton for intérieur d'avoir oublié. « Il faut que j'aille la chercher. »

Tonkee jette un coup d'œil furtif à tes porteurs puis dans la direction où est partie Ykka.

« Moins fort.

— Hein ? »

Ykka sait parfaitement que tu as l'intention de retrouver ta fille. C'est la première chose que tu lui as dite ou presque.

« Si vraiment tu as envie de te faire abandonner au bord de la route rouillée, vas-y, continue. »

Voilà qui te réduit au silence – ça, plus l'effort permanent pour maîtriser ton orogénie. Ykka est donc à *ce point* contrariée.

La cendre qui tombe toujours finit par obscurcir tes lunettes, car tu n'as pas l'énergie nécessaire pour les essuyer. Dans la pénombre grise qui en résulte, ton besoin physique de récupérer prend le dessus ; le sommeil t'emporte à nouveau. Si tu te réveilles une deuxième fois, c'est qu'on vient de te reposer. Quelque chose s'enfonce au creux de tes reins, un caillou ou une branche, sans doute. Tu chasses la cendre de ton visage et te débats pour t'asseoir, appuyée sur un coude. C'est plus facile que la première fois, bien que tu ne puisses pas faire grand-chose d'autre.

La nuit est tombée. Plusieurs dizaines de personnes s'installent sur un affleurement rocheux, dans ce qu'on peut presque qualifier de forêt clairsemée. L'affleurement t'est familier à la valuation, à cause de tes explorations orogéniques des alentours de Castrima, ce qui te permet de te situer : cette formation récente, du point de vue tectonique, se trouve à environ deux cent cinquante kilomètres de la géode. Tu en déduis que l'exode a commencé quelques jours plus tôt, car un groupe d'une importance pareille ne peut progresser rapidement ; et, puisque vous vous dirigez vers le nord, vous ne pouvez avoir qu'un but : Rennanis. Quelqu'un a appris d'une manière ou d'une autre que la ville était déserte et habitable. À moins que les Castrimiens ne l'espèrent juste et n'aient que cet unique espoir. Bon, tu peux au moins les rassurer sur ce point-là... en admettant qu'ils t'écoutent.

Les gens qui t'entourent construisent des cercles de pierres destinés aux feux de camp, disposent des broches, installent des latrines. De petits tas d'éclats de cristal arrachés à Castrima fournissent aussi de la lumière à différents endroits du campement ; tu es ravie d'apprendre qu'il reste assez d'orogènes pour les faire fonctionner. Toute cette activité se révèle parfois inefficace, quand les gens n'en ont pas l'habitude, mais elle est en général ordonnée. La

plupart des membres de la comm ont l'expérience de la vie sur la route, ce qui constitue en l'occurrence un avantage. Tes porteurs t'ont toutefois abandonnée où ils t'avaient posée. Quelqu'un va peut-être t'allumer un feu ou t'apporter à manger, mais tu n'en vois aucun signe. Tu repères Lerna, accroupi parmi un petit groupe de gens également allongés, mais il est manifestement occupé. Eh oui ; il a dû y avoir beaucoup de blessés, après l'irruption des soldats rennains dans la géode.

Bon, tu n'as pas besoin de feu et tu n'as pas faim. L'indifférence des autres ne te dérange donc pas, pour l'instant, à part d'un point de vue émotionnel. Ce qui te dérange, c'est la disparition de ton sac de survie. Tu l'as baladé à travers la moitié du Fixe, tu y avais caché tes vieux anneaux de grade, tu avais même veillé à ce qu'il ne soit pas réduit en cendre quand un mangeur de pierre s'était transformé dans ta chambre. Il ne contenait pratiquement plus rien de précieux à tes yeux, mais tu en es au point où il a en lui-même une certaine valeur sentimentale.

Oh, bon. Tout le monde a perdu quelque chose.

Une montagne pèse soudain sur ta perception proche. Tu ne peux empêcher le sourire de te monter aux lèvres.

« Je me demandais quand tu te montrerais. »

Hoa se tient au-dessus de toi. Le voir ainsi te saisit toujours : un adulte de taille moyenne au lieu d'un enfant, marbre noir veiné au lieu de chair blanche. Il n'en reste pas moins facile à voir comme la personne que tu as côtoyée un an durant – même forme du visage, mêmes yeux de givre obsédants, même étrangeté ineffable, même parfum de fantaisie sous-jacente. C'a beau être un mangeur de pierre, il ne te paraît plus étranger. Qu'est-ce qui a changé ? Chez lui, rien que de superficiel. Chez toi, tout.

« Comment te sens-tu ? demande-t-il.

— Mieux. » Quand tu changes de position afin de le regarder, ton bras droit tire sur ta chair, rappel permanent du contrat non écrit qui vous lie. « C'est toi qui leur as dit, pour Rennanis ?

— Oui. Je leur sers de guide aussi.

— Toi ?

— Dans la mesure où Ykka m'écoute. Je crois qu'elle préfère voir les mangeurs de pierre comme des menaces silencieuses que comme des alliés actifs. »

La déclaration t'arrache un rire las. Mais.

« Parce que tu es un allié, Hoa ?

— Pas le leur. Ykka en est consciente. »

Oui. Ce qui explique sans doute que tu sois toujours en vie. Tant que Ykka veille à ta sécurité et te nourrit, Hoa lui apporte son aide. Tu es de retour sur la route : il n'y a plus à nouveau que des transactions. La comm qui a eu nom Castrima existe encore, mais ce n'est plus une véritable communauté, juste un groupe de voyageurs qui ont le même but et collaborent pour survivre. Peut-être parviendra-t-elle plus tard à redevenir une vraie comm, quand elle aura un autre foyer à défendre, mais en attendant, la colère de Ykka est compréhensible. Vous avez tous perdu quelque chose de beau et de sain.

Enfin. Tu parcours ton corps des yeux. Tu as beau ne plus être saine, toi non plus, ce qu'il reste de toi peut parfaitement reprendre des forces. Tu seras bientôt en état de partir à la recherche de Nassun. Mais commence par le commencement.

« On s'occupe de ça ? »

Le silence s'étire avant que Hoa ne réponde :

« Tu es sûre ?

— Ce bras ne me fait aucun *bien* tel qu'il est. »

Le plus léger des sons. Un grincement de pierre, lent et inexorable. Une main très lourde se pose sur ton épaule à

demi transformée. Malgré son poids, son contact te semble délicat, selon les critères des mangeurs de pierre. Hoa fait très attention, avec toi.

« Pas ici », dit-il en t'entraînant dans la roche.

Ça ne dure qu'un instant. Il veille à la brièveté de vos trajets dans le sol, sans doute pour t'éviter d'avoir du mal à respirer... et te permettre de conserver ta santé mentale, que des translations plus longues mettraient en péril. Cette fois, tu n'en retires guère qu'une impression de mouvement flouté, un clin d'œil d'obscurité, un parfum fugace de terreau, plus luxuriant que l'âcreté de la cendre. Déjà, tu reposes à nouveau sur un affleurement rocheux – toujours celui sur lequel s'installent les Castrimiens, à ton avis ; Hoa t'a juste emmenée à l'écart du campement. Il n'y a plus le moindre feu de camp en vue. Seul le reflet rougeoyant du rift sur le lourd plafond nuageux éclaire les alentours. Tes yeux s'y habituent vite, mais il n'y a pas grand-chose d'autre à voir que des rochers et les ombres des arbres. Ainsi qu'une silhouette humaine, accroupie près de toi.

Hoa tient ton bras de pierre à deux mains avec douceur, presque avec révérence. Tu es sensible malgré toi à la solennité de l'instant. D'ailleurs, pourquoi ne serait-il pas solennel ? Il s'agit du sacrifice exigé par les obélisques. Du prix exorbitant à payer pour racheter la dette de sang qui te coûterait ta fille.

« Ce n'est pas ce que tu crois », dit Hoa. Tu redoutes un instant qu'il ne soit capable de lire dans ton esprit, mais sa perspicacité s'explique sans doute davantage par son antiquité – il est littéralement aussi vieux que les collines alentour – et l'intuition qui lui permet de déchiffrer ton expression. « Tu vois ce que nous avons perdu, mais nous avons aussi gagné. Ce n'est pas l'horreur dont ça donne l'impression. »

Tu as bien l'impression qu'il va te manger le bras. Ça ne te dérange pas, mais tu aimerais comprendre.

« Qu'est-ce que c'est, alors ? Pourquoi... »

Tu secoues la tête, ne sachant même quelle question poser. Peut-être le *pourquoi* n'a-t-il pas d'importance. Peut-être t'est-il impossible de comprendre. Peut-être n'y es-tu pas destiné.

« Il ne s'agit pas de nourriture. Nous n'avons besoin pour vivre que de la vie. »

La seconde moitié de la réplique n'a aucun sens en ce qui te concerne ; autant te concentrer sur la première.

« Ce n'est pas de la nourriture, d'accord ; c'est quoi, alors ? »

Les mouvements de Hoa ont repris une lenteur dont les siens usent rarement. Elle met en valeur leur nature troublante, leur ressemblance et leur dissemblance extrême avec l'humanité. Ce serait plus facile s'ils étaient totalement étrangers. Quand ils bougent de cette manière, on voit ce qu'ils ont été autrefois, évidence qui constitue à la fois une menace et un avertissement pour tout ce qu'il y a en toi d'humain.

Néanmoins. *Tu vois ce que nous avons perdu, mais nous avons aussi gagné.*

Il lève ta main en se servant des deux siennes, l'une positionnée sous ton coude, l'autre ouverte pour soutenir sans insister ton poing fermé craquelé. Lentement, lentement. Il ne veut pas te faire mal à l'épaule. Lorsque tes doigts arrivent à mi-chemin de son visage, la main qui supportait le poids de ton coude va t'envelopper le haut du bras. Sa pierre glisse contre la tienne dans un crissement léger, contact étonnamment sensuel, bien que tu ne sentes rien.

Voilà, ton poing repose contre les lèvres de Hoa. Des lèvres qui restent immobiles quand il demande, dans son torse :

« Tu as peur ? »

Tu réfléchis un bon moment à la question. Ne devrais-tu pas avoir peur ? Mais...

« Non.

— Parfait. C'est pour toi que je le fais, Essun. Tout ce que je fais, c'est pour toi que je le fais. Tu me crois ? »

Sur l'instant, tu n'en sais rien. Tu lèves impulsivement ta main valide, doigts tendres contre la joue dure, fraîche, polie de Hoa. Il est à peine discernable, noir sur fond de nuit, mais ton pouce trouve ses sourcils puis dessine son nez, plus long dans sa forme adulte. Il t'a dit un jour qu'il se considère comme humain, malgré son corps étrange. Tu t'aperçois à retardement que tu as choisi toi aussi de le voir comme tel. Ce qui se passe en devient autre chose qu'un pur acte de prédation. Tu ne sais pas vraiment de quoi il s'agit, mais... ça te fait l'effet d'un don.

« Oui, je te crois. »

Sa bouche s'ouvre. Grand, plus grand, si grand qu'aucune bouche humaine ne pourrait s'ouvrir ainsi. À une époque, tu craignais qu'elle ne soit trop petite, mais la voici de taille à engloutir un poing. Et quelles dents – petites, égales, d'une transparence de diamant, joliment scintillantes dans la clarté rouge du soir. Il n'y a rien au-delà que l'obscurité.

Tu fermes les yeux.

*

* *

Elle était de mauvaise humeur. La vieillesse, d'après un de ses enfants. Mais d'après *elle*, c'était juste le stress, parce qu'elle essayait de prévenir des gens qui ne voulaient pas l'entendre qu'une époque difficile s'annonçait. Il ne s'agissait pas de mauvaise humeur, juste du privilège de l'âge, qui la dispensait du mensonge de la politesse.

« Il n'y a pas de méchant dans cette histoire », a-t-elle affirmé.

Nous nous étions installés sous la coupole du jardin, dont sa volonté seule faisait une coupole. Les sceptiques de Syl persistent dans leur scepticisme : rien ne prouve que les choses tourneront comme elle l'a dit... mais aucune de ses prédictions ne s'est jamais démentie, et elle est plus Syl qu'aucun d'eux. Dont acte. Elle buvait du sin, comme pour exprimer une vérité par les produits chimiques.

« Il est impossible d'incriminer un unique problème ou d'accuser du basculement un unique moment, a-t-elle continué. Les choses allaient mal, elles se sont encore gâtées, puis elles se sont arrangées avant de se gâter à nouveau, et ainsi de suite, encore et encore, parce que personne n'a rien arrêté. Il est possible d'opérer des... ajustements. De prolonger le mieux, de prédire et de raccourcir le pire. Parfois même de le prévenir en acceptant le moindre mal. J'ai renoncé à essayer de vous arrêter, tous autant que vous êtes. Je me suis contentée d'entraîner mes enfants à se rappeler, à apprendre et à survivre... jusqu'à ce que quelqu'un finisse par briser le cycle pour de bon.

— Vous voulez parler du Grand Feu ? » me suis-je enquis, déconcerté.

Après tout, j'étais là pour ça. Cent ans, avait-elle annoncé, il y a de cela cinquante ans. Le reste, quelle importance ?

Pour toute réponse, elle a souri.

Traduction de la transcription d'une interview, réalisée par le Constructeur d'Obélisque C et découverte dans la ruine n° 723 du plateau de Tapita par Shinash Innovateur Dibars. Date inconnue, transcripteur inconnu. Supposition : Le premier mnésiste ? Personnel : Tu devrais voir cet endroit, Albâtre. Il y a des trésors historiques partout. La plupart si abîmés qu'ils en sont indéchiffrables, mais n'empêche... Si seulement tu étais là !

2. Nassun sur le fil du rasoir

Nassun se tient près du corps de son père, en admettant qu'on puisse qualifier de corps un tas de pierres fines brisées. Elle vacille légèrement : la tête lui tourne, parce que la blessure qu'il lui a infligée à l'épaule saigne abondamment. Le coup de poignard résulte du choix impossible qu'il a exigé d'elle : être sa fille ou une orogène. Elle a refusé le suicide existentiel. Jija a refusé de laisser vivre une orogène. Ils étaient aussi dépourvus de méchanceté l'un que l'autre en cet ultime instant ; seule les habitait la sombre violence de l'inévitable.

D'un côté du tableau se tient Schaffa, le Gardien de Nassun, qui contemple les restes de Jija avec un mélange d'émerveillement et de froide satisfaction. De l'autre Acier, le mangeur de pierre de Nassun. Nous pouvons à présent le qualifier de sien, car il est venu la trouver alors qu'il lui fallait impérativement de l'aide. Il n'avait aucune intention de l'aider, jamais de la vie, mais il ne lui en a pas moins apporté – offert – quelque chose dont elle avait grand besoin, elle l'a enfin compris. Un *but*. Schaffa en personne a été incapable de lui en donner un, parce qu'il l'aime d'un amour inconditionnel – amour qui lui est également nécessaire, ô combien. Mais son cœur vient de se briser

en miettes si nombreuses, ses pensées s'effilochent à tel point qu'elle aspire ardemment à plus de... de consistance.

Elle aura celle qu'elle appelle de ses vœux. Elle se battra pour la conserver, elle tuera s'il le faut, parce qu'elle y a été obligée si souvent qu'elle s'y est habituée. Après tout, c'est la fille de sa mère – et on ne craint la mort que quand on pense avoir un avenir.

Dans la main valide de Nassun vibre un éclat de cristal pointu d'un mètre de long, au bleu profond, aux facettes bien dessinées, dont la base plus ou moins déformée constitue une sorte de garde. Par moments, cet étrange loncou-teau scintille, vire à la translucidité et l'intangibilité, passe à un état de réalité contestable. Il est pourtant extrêmement réel. Seule l'attention de Nassun l'empêche de la métamorphoser en pierre colorée comme il l'a fait de Jija. La fillette redoute ce qui risque d'arriver si l'hémorragie lui fait perdre conscience ; elle aimerait vraiment réexpédier le saphir dans le ciel, où il reprendrait sa forme par défaut et son gigantisme, mais ce n'est pas possible. Pas encore.

Pour deux raisons, qui se trouvent à proximité du dortoir : Nida et Umber, les deux autres Gardiens de Nouvelle Lune. Ils la regardent, et lorsqu'elle les regarde, elle aussi, la dentelle d'argent aux vrilles onduleuses tissée entre eux scintille. Ils n'échangent pas un mot, pas un coup d'œil ; seule les unit cette communion, que Nassun n'aurait pas remarquée si elle n'était pas celle qu'elle est. Des fils d'argent délicats attachent leurs pieds à la terre qui les porte et qu'ils relient à la minuscule épingle d'acier logée dans leur cerveau, par l'intermédiaire de leurs systèmes nerveux et sanguin chatoyants. Ces entraves de lumière – ces sortes de racines – ont toujours été là, mais c'est la première fois que Nassun s'aperçoit de leur *épaisseur*, peut-être parce que l'atmosphère est extrêmement tendue. Celles de Schaffa sont nettement moins robustes. Et sa

protégée comprend enfin ce que signifie ce spectacle : les deux autres Gardiens sont les marionnettes d'une volonté supérieure. Elle a essayé de ne pas penser à eux de cette façon, de les considérer comme leurs propres maîtres, mais, ici et maintenant, le saphir entre les mains, son père mort à ses pieds... il n'est pas toujours possible à la maturité d'attendre une saison adaptée.

Voilà pourquoi Nassun plante un tore profond dans la terre : ils vont le sentir, elle en est parfaitement consciente. C'est une feinte ; elle n'a pas besoin du pouvoir de la terre et les soupçonne de le savoir. Ça ne les empêche pourtant pas de s'animer. Umber décroise les bras et Nida, penchée sur la balustrade de la véranda, se redresse. Schaffa aussi réagit ; ses yeux seuls se tournent vers ceux de la fillette, mais il est inévitable que les deux autres s'en aperçoivent. Personne n'y peut rien. Nassun n'a pas de fragment de la Terre cruelle logée dans le cerveau pour faciliter la communication. Où la matière échoue, l'attention fait l'affaire.

« Nida », dit Schaffa.

Il n'en faut pas davantage à sa pupille.

Umber et Nida s'ébranlent. Ils sont rapides – si rapides –, parce que leur entrelacs d'argent intérieur a renforcé leurs os et tendu les cordes de leurs muscles de manière à leur permettre l'impossible pour une chair ordinaire. La pulsation de négation qui les précède, aussi inexorable que le déferlement d'une tempête, réduit aussitôt à l'insensibilité les lobes principaux des valupinae de Nassun, mais elle est déjà passée à l'offensive. Pas physiquement ; elle n'est pas de taille à les affronter dans ce domaine, et c'est tout juste si elle tient debout. Il ne lui reste que la volonté et l'argent.

Aussi – le corps figé, l'esprit déchaîné – se saisit-elle des fils d'argent qui l'entourent afin d'en tisser un filet efficace, quoique grossier. (Elle n'a jamais fait une chose pareille, mais personne ne lui a dit que c'était impossible.) Elle en

drappe une partie autour de Nida, sans s'occuper d'Umbra, dont Schaffa lui a dit de ne pas s'occuper. Il ne lui faut d'ailleurs qu'une seconde pour comprendre les raisons qui ont poussé son mentor à lui demander de se concentrer sur la seule Gardienne. Le léger tissu d'argent dont Nassun enveloppe l'ennemie devrait l'immobiliser rapidement, tel un insecte pris dans une toile d'araignée, mais si Nida s'arrête, chancelante, elle éclate ensuite de rire pendant que des vrilles *autres* jaillissent d'elle en se tortillant, fouettent les alentours et réduisent en lambeaux le piège arachnéen. Cela fait, elle reprend sa course en direction de la fillette, laquelle – après avoir ouvert des yeux ronds devant la rapidité et l'efficacité des représailles – arrache à la terre des aiguilles de pierre destinées à lui transpercer les pieds. L'expédient ne retarde guère Nida, qui continue sur sa lancée en brisant les piques rocheuses et fonce sur Nassun alors que leur pointe dépasse toujours de ses bottes. Elle tend vers sa cible une main aux doigts raidis qui ressemble à une lame, tandis que l'autre est assez crochue pour évoquer des serres. La manière dont elle réduira sa victime en pièces sans avoir besoin d'aucune arme dépendra de celle qui la touchera la première.

Nassun panique. Un peu, pas davantage, parce que sinon, elle perdrait le contrôle du saphir, mais elle panique. Une sorte de réverbération brute, avide, désordonnée anime les fils d'argent qui vibrent en Nida. La fillette n'a jamais rien perçu de tel, mais en est soudain inexplicablement terrifiée, bien qu'elle ignore ce que lui ferait cet étrange écho si Nida entraînait en contact direct avec elle. (Sa mère le sait.) Elle recule d'un pas en souhaitant que le saphir se positionne de manière défensive, devant son attaquante. Comme elle n'a pas lâché la garde du loncoureau, on dirait qu'elle brandit une arme d'une main tremblante, beaucoup trop lente. Nida éclate à nouveau de rire, un rire clair et



Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI Blackprint
le 12 août 2018.*

Dépôt légal : septembre 2018.
EAN 9782290144329
OTP L21EDDN000898N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion